

Quant à présent, l'opinion qui attribue notre poëme à Vôpa-dêva ne repose encore sur d'autre autorité que sur celle de la tradition. Mais l'existence de cette tradition n'est pas contestée par ceux mêmes qui en nient l'exactitude, puisque le premier de nos trois traités n'a d'autre objet que d'en combattre le témoignage. Cette tradition n'en mérite pas moins d'être recueillie par la critique, et rapprochée de toutes les données faites pour la confirmer ou la détruire. J'avoue que ces données ne sont pas encore fort nombreuses, mais il en est déjà quelques-unes qu'on peut faire valoir en sa faveur. Ainsi le troisième des traités précédemment traduits me fournit une observation qui, si elle ne nous éclaire pas sur le nom même de l'auteur de notre poëme, tend cependant à séparer cet ouvrage du corps des autres compilations auquel il appartient par son titre de *Purâṇa*, et nous ramène ainsi à l'époque de la littérature sanscrite où florissaient les poètes modernes, les grands commentateurs et les savants grammairiens. Je veux parler de la citation, empruntée à une autorité d'ailleurs inconnue, qui fait l'objet du paragraphe vingt-deuxième, et qui pose comme un point établi, que rien n'est aussi peu semblable au style du Mahâbhârata ou des autres Purâṇas que celui du Bhâgavata. Si un critique européen eût affirmé une proposition de ce genre, plus d'une voix se fût hâtée de lui dire que l'étude de la littérature indienne n'est pas encore assez avancée pour qu'on puisse apprécier en connaissance de cause la différence des styles, et déduire de ce caractère une loi, quelque générale qu'on la conçoive, pour la classification approximative des compositions dont on ignore d'ailleurs absolument la date. Mais après une assertion aussi positive que celle du traité que je viens d'invoquer, il est permis de dire, sans craindre d'être accusé de précipitation, qu'en effet ce sont deux styles, et deux styles